$\simeq$ 

S

H

 $\mathbf{X}$ 

 $\mathbb{X}$ 

H

# LES ENGLOUTIS

REVUE DE PRESSE

FÉVRIER 2022

CONTACT

田 N COLINE LOGER, PRESSE & COMMUNICATION
+ 33 6 64 85 39 19
C.LOGER@LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM

LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM



# GUITURE



Le centre pénitentiaire d'Arles héberge 135 personnes. PHOTO DR



Près de la moitié d'entre eux purgent des peines de plus de vingt ans. PHOTO DR

# «Ce que dit "les Engloutis", je le ressens en moi»

Après huit ans de travail à la prison d'Arles, Caroline Guiela Nguyen a réussi à y filmer une fiction avec des détenus et des acteurs professionnels. «Libération» a assisté à une émouvante projection du film à la centrale.

n passe des portes. Des blindées, d'autres à barreaux. On n'a pas réussi à les dénombrer - dans une prison on ne s'arrête pas dans les couloirs pour compter - et on arrive dans la salle de projection dans l'incapacité totale de se faire une idée générale de la géographie de la maison centrale d'Arles. On nous montre au loin, derrière un jardin entouré de barbelés, le gymnase du centre pénitentiaire. C'est ici, entre deux confinements et en pleine canicule, qu'a été tourné avec des comédiens prisonniers et professionnels le premier court-métrage de la metteuse en scène Caroline Guiela Nguven. Dans une salle où on a tiré les rideaux, on découvre le film en même temps que les quatre comédiens encore détenus, accompagnés d'une bonne partie de l'équipe dont la productrice Sylvie Pialat, qui travaillent sur ce projet depuis mars 2018. Les Engloutis appartient au cycle «Fraternité» de l'artiste, du nom de la saga théâtrale post-apocalyptique de Nguyen qui se joue en ce moment à Paris.

Une catastrophe météorologique, «la grande éclipse» dans la pièce, «une vague immense» dans le film. a fait disparaître la moitié de l'humanité. Sur le plateau de la pièce découverte cet été au Festival d'Avignon, on suit ceux qui attendent les absents. Le court métrage, lui, fait réapparaître les disparus. Cinquante ans plus tard, un miracle s'est opéré qui les a fait revenir sur Terre, sans que le temps n'ait eu d'effet sur eux. Le film comme la pièce débutent par cette cabine qui permet à ceux qui restent de parler aux proches qu'ils ont perdus. Ils s'assoient devant une caméra et laissent un message avec l'espoir fou qu'ils le recoivent.

Poésie. La caméra de Caroline Guiela Nguven scrute le visage de ces revenants au moment où ils visionnent les vidéos archivées de leur famille, cinquante ans de vie ratée qui défilent sous leurs yeux en même temps qu'ils voient leurs enfants grandir sans eux. On a dû mal à retenir notre émotion, quand on songe que les comédiens, assis à côté de nous, purgent de longues peines séparés de ceux qu'ils aiment dans ce centre pénitentiaire qui héberge 135 personnes, 44% d'entre eux sont condamnés à une réclusion de vingt à trente ans. Alors qu'on boit un jus de fruit tous ensemble après le film. Nino, un comédien au visage magnétique, nous dit : «Dans le film, ma femme et mon fils me laissent des messages mais au moment du tournage, je ne les voyais pas. Et là je me découvre avec une femme et un enfant alors que j'ai coupé les ponts avec ma vraie famille.»

Ces hommes sont des habitués des parloirs et des unités de vie familiale, ces appartements au cœur de la prison où il est possible de recréer pendant trois jours un semblant de vie de famille. Au sujet de ces lieux, la metteuse en scène écrit : «Un jour un comédien détenu m'a dit: "Chacun a sa chambre mais en réalité, on met tous les matelas dans le salon et on dort tous ensemble... Enfin, moi je ne dors pas. je pince mes enfants, je les touche, quelquefois, je les réveille mais c'est plus fort que moi je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est faux ce que je vis."» Pourtant s'il est difficile de ne pas voir dans ces conditions de visionnage les Engloutis comme une métaphore de la vie en prison, le film est avant tout «un conte fantastique» sur le temps, qui n'enferme jamais les prisonniers dans leurs biographies. On en oublierait d'ailleurs presque de rappeler que le court-métrage outrepasse

Caroline Guiela Nguyen filme la poésie des visages, et réussit à dire par là que n'importe quel homme a le droit à la fiction. tous les enjeux sociaux et thérapeutiques qu'on prête habituellement aux ateliers théâtraux en prison. Caroline Guiela Nguyen filme la poésie des visages, et réussit à dire par là que n'importe quel homme a le droit à la fiction.

Impossible de reconnaître la centrale dans le film d'ailleurs, elle s'est transformée en cette administration de science-fiction où s'étalent les dessins des enfants, des mers de larmes bleu océan en hommage aux absents. Pour faire entrer dans la prison l'équivalent de deux camions de matériel nécessaires à la scénographie, Alice Duchange, la cheffe décoratrice, a dû faire preuve d'ingéniosité. Lister tous les outils et concevoir un décor des plus léger grâce à une cloison modulable recouverte de rideaux et de fresques peintes. «Le dessin nous a paru être le seul moyen d'échapper au barbelé et au béton», nous dit-elle, saluant chaleureusement les surveillants pénitentiaires. «Chacun a très bien compris la logique de l'autre», concède Marine Sintas, directrice adjointe de l'établissement, très enthousiasmée par le film.

«Machine». Il faut dire que cette aventure ne date pas d'hier. Voilà presque huit ans que Caroline Guiela Nguyen intervient dans cette prison au côté de Joël Pommerat. Et contrairement aux ateliers classiques en milieu carcéral, celui-ci part du fort désir d'un homme incarcéré: Jean Ruimi, libéré il y a quelques mois et aujourd'hui comé-

dien dans la compagnie de Pommerat. Alors qu'il n'avait jamais foulé les planches avant son incarcération, cette ancienne figure du grand banditisme a écrit une pièce à partir d'impros faites avec ses codétenus autour d'une «machine à voyager dans le temps».

S'est ensuivie une véritable collaboration artistique avec les deux artistes. Aujourd'hui, Jean Ruimi considère Caroline Guiela Nguyen comme une sœur. «Quand j'ai laissé mes enfants, un de mes fils avait 18 mois. Quand je suis sorti, c'était comme si je croyais que mon fils avait toujours cet âge-là alors qu'il avait désormais 19 ans. Caro a réussi à trouver le point exact sur le temps, ce que dit le film, je le ressens en moi.» Comme dans Fraternité, l'aventure humaine qu'engendre la création transparaît dans tous les pores de cette fiction. Le film devient comme les vidéos archivées de cette cabine, le seul moven de communiquer avec ces hommes, corps absents des familles et condamnés à un jour sans fin.

ANNABELLE MARTELLA Envoyée spéciale à Arles

#### LES ENGLOUTIS

de CAROLINE GUIELA NGUYEN Projection le 13 octobre à 20 heures au cinéma le Nouvel Odéon à Paris, puis en tournée. FRATERNITÉ, CONTE FANTASTIQUE

de CAROLINE GUIELA NGUYEN Jusqu'au 17 octobre aux Ateliers Berthier (75017), puis tournée.



ACTUALITÉ -> CAROLINE GUIELA NGUYEN

# « Les engloutis » : le court-métrage du jour sur Nova

par Sophie Marchand Publié le 4 février 2022 à 8 h 30 min Mis à jour le 3 février 2022 à 16 h 38 min



tes Engloutis

Chaque jour, un film issu de la programmation du Festival International du court-métrage de Clermont-Ferrand en exclu sur nova.fr!



Les Engloutis est l'un de nos coups de cœur de cette édition. Parce que c'est un film qui a été tourné en milieu carcéral, mais qui ne parle absolument pas de prison. Parce qu'il offre à des comédiens, qui se trouvent être incarcérés dans la Centrale d'Arles (avec laquelle la réalisatrice Caroline Guiela Nguyen travaille depuis des années) la possibilité de participer à une vraie fiction qui certes aborde les questions de disparition, de cloisonnement des mondes, de déchirement familial, mais tout autrement que par la perspective carcérale. Dans ce film surprenant et extrêmement puissant, on se laisse porter par les doutes dystopiques, par la beauté des témoignages et de l'écriture, et on ne sait plus qui sont les comédiens hors-les-murs et ceux incarcérés.

Bref: Les Engloutis rappellent que le cinéma est un outil extrêmement puissant quand il est utilisé avec tant d'intelligence.

Les Engloutis de Caroline Guiela Nguyen. Produit par Les Films du Worso (Sylvie Pialat et Benoit Quainon) et Les Hommes Approximatifs. France, 2021, 30 minutes, avec Dan Artus, Pascal Chazel, Sheila Coren Tissot, Anthony Costes, Sayyid El Alami, Galynette, Adeline Guillot, Cédric Luste, Laure Mathis, Nino, Jean Ruimi, Michel W., Léon Zongo...

Caroline Guiela Nguyen Clermont-Ferrand Court-Métrage Festival International Du Court-Métrage De Clermont-Ferrand

# Le Monde

# Festival de Clermont-Ferrand : les courtsmétrages, cartes postales de la France de 2022

Nombre de films de la compétition nationale combattent la morosité ambiante, pariant sur le burlesque et la tendresse.

Par Clarisse Fabre (Clermont-Ferrand, envoyée spéciale)

Publié le 01 février 2022 à 16h00 Temps deLecture 4 min.

Article réservé aux abonnés

La pandémie a beau être dans tous les esprits, les salles clermontoises sont pleines, après une édition 2021 en ligne.

Nombre de films de la sélection nationale agissent comme un baume sur la France de 2022, meurtrie et fracturée, à la veille d'une élection présidentielle plus imprévisible que jamais. Les scénarios ne sont pas déconnectés du réel ni de la souffrance sociale, mais il apparaît à certains cinéastes plus subversif d'oser la douceur plutôt que d'enfoncer le clou de l'affrontement et de la crise de nerfs.

[...]

Quand ils existent, les amoureux sont séparés par une mystérieuse catastrophe, une immense vague ayant fait disparaître la moitié de l'humanité. Les rescapés enregistrent des vidéos à l'attention des disparus, au cas où ils reviendraient un jour... Bienvenue dans *Les Engloutis*, la « claque » de cette édition, envoûtante dystopie de la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen, tournée avec des détenus de la maison centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône) – le film fait écho à sa pièce *Fraternité*, *conte fantastique*, créée à Avignon en 2021.

Lire son portrait (en 2015): Article réservé à nos abonnés Caroline Guiela Nguyen, lestée d'enfance

Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand. Jusqu'au 5 février. Clermont-filmfest.org
Clarisse Fabre(Clermont-Ferrand, envoyée spéciale)

# Inrockuptibles

# Festival du court métrage de Clermont-

Ferrand: nos 6 découvertes

par Marilou Duponchel

Publié le 1 février 2022 à 11h31 Mis à jour le 1 février 2022 à 12h38

Vendredi 28 janvier s'ouvrait la nouvelle édition du festival du court métrage de Clermont-Ferrand. Avant le palmarès du 5 février, retour sur nos six

Les engloutis de Caroline Guiela Nguyen



© Les Films du Worso

En octobre dernier, la dramaturge Caroline Guiela Nguyen présentait à l'Odéon-Théâtre de l'Europe son nouveau spectacle *Fraternité*, *conte fantastique*, une fable SF à la *Leftovers* dans laquelle elle et ses acteur trices venu es de partout (du théâtre et de la rue) imaginaient un monde dans lequel la moitié de la population aurait disparu. Confrontés à la violence de cette volatilisation, les restants se seraient alors regroupés et soutenus dans des centres de consolation où ils elles tenteraient coûte que coûte de communiquer avec l'autre monde. Avec *Les Engloutis*, Caroline Guiela Nguyen prolonge sa tragédie hautement lacrymale via le cinéma. Elle en reprend la trame, mais organise ici les retrouvailles entre les restants et les absents sur lesquels le passage du temps n'aura eu aucun effet. Tourné avec les prisonniers de la maison centrale d'Arles, le film se pare d'une dimension méta et d'une réflexion bouleversante sur le quotidien et les conditions de vie de ces apprenti es comédien nes.

# Inrockuptibles

Caroline Guiela Nguyen et Joël Pommerat donnent la parole aux détenus de la prison d'Arles

### par fabiennearvers

Publié le 9 mars 2022 à 16h15 Mis à jour le 9 mars 2022 à 16h16



Caroline Guiela Nguyen, Nino, Jean Ruimi © Jean-Louis Fernandez

Du film "Les Engloutis", réalisé par Caroline Guiela Nguyen avec les détenus de la prison d'Arles, à "Amours (2)", prochaine création de Joël Pommerat avec d'ex-détenus, l'aventure continue. L'utopie rendue réelle d'un lien que rien ne saurait rompre.

Coup sur coup, deux propositions – l'une filmique, l'autre théâtrale -, ont permis de suivre le travail au long cours mené depuis 2014 par Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen avec les détenus de la maison centrale d'Arles. Au long cours étant à prendre au pied de la lettre. Depuis le transfert de Jean Ruimi du centre pénitentiaire des Baumettes à la centrale d'Arles, son désir de théâtre a eu la chance d'être entendu par la directrice de l'époque, Christine Charbonnier – "un ange dans cet enfer", nous dit-il aujourd'hui – et par son conseiller d'insertion et de probation (SPIP) qui en a parlé à Jean-Michel Grémillet, ancien directeur de la Scène nationale de Cavaillon.

Désormais président de l'association Culture & Liberté qui initie des actions culturelles en milieu carcéral et programmateur pour Concertina, Rencontres autour de l'enfermement, Jean-Michel Grémillet a organisé la rencontre entre le metteur en scène Joël Pommerat et Jean Ruimi au sein de la prison. C'est ainsi qu'a débuté une aventure jalonnée de plusieurs spectacles, très vite rejointe par la metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen pour assurer une présence et un travail permanent avec les détenus : "Joël et moi, on est intervenus pendant des années à hauteur d'une semaine par mois chacun, précise-t-elle. Pendant huit ans, Jean Ruimi a travaillé tous les jours de la semaine avec un groupe de comédiens détenus dans la Centrale. Il faut pouvoir tenir un groupe comme ça et on n'aurait pas pu faire ce qu'on a fait si Jean n'avait pas été là. Il connaissait la réalité de la Centrale, connaissait les gars et pouvait remettre du jus. À la question, est-ce que le théâtre peut sauver, moi, en tant qu'intervenante, j'ai remarqué à chaque fois à quel point la fiction leur permettait d'être ailleurs. C'est très concret."

À la mi-février, juste après la sélection des *Engloutis* au festival du court-métrage de Clermont-Ferrand, deux projections étaient organisées au sein de la maison d'arrêt d'Arles, en présence de détenus, de l'ancienne et de la nouvelle directrice de la prison, de gardiens, de la chargée de communication de la SPIP et du coordinateur culture pour la direction inter-régionale. Tourné dans la centrale d'Arles en juillet 2020, *Les Engloutis* est une fiction dystopique. Dans un futur proche, une vague gigantesque engloutit la moitié de l'humanité. Des lieux d'attente sont créés pour maintenir le lien avec les disparu·es au moyen de vidéos tournées par les proches au

fil des ans. Jusqu'au jour où les disparu·es reviennent et sont confronté·es à leurs proches, au temps qui a passé sans eux. Une recherche du temps perdu où la mémoire constitue l'unique fil rouge permettant de les relier à un présent où ils échouent brutalement.

## "Le théâtre a un rôle à jouer, socialement et individuellement"

Avant la projection, nous avons rencontré Jean Ruimi, libéré depuis avril 2021 et qui continue, à distance, le travail avec son équipe d'acteurs-détenus. L'occasion de revenir sur un parcours singulier où le hasard a servi de catalyseur à une vocation qui, désormais, se mêle à la mission d'une vie : "Vous savez ce que c'est mon rêve avant de mourir ? Faire que dans toutes les centrales (longues peines) et centres de détention (petites peines), il y ait du théâtre. Et ça commence à prendre." Parce qu'il est persuadé à mille pour cent que le théâtre a un rôle à jouer, socialement et individuellement. "Le théâtre donne à réfléchir. Au départ, moi j'essayais de rentrer dans le rôle qu'on me donnait et je n'y arrivais pas. Parce que c'est lui qui doit venir en moi. Du coup, vous pensez et vous ne réfléchissez plus pareil. Je vous donne un exemple : on vous donne un rôle de juge : en jouant, vous allez condamner un de vos collègues, un détenu. Il le faudra, il a fait une connerie. Vous allez comprendre pourquoi le juge vous a condamné. C'est ce que je veux faire comprendre aux jeunes. J'étais comme eux. Une fois qu'on a le déclic de se dire, le connard c'est moi, c'est pas les autres, alors c'est fini, vous avancez droit. C'est pour ça que le théâtre est quelque chose de fort. Pas la prison, elle n'aide pas, elle nous multiplie par dix."

Au départ, aux Baumettes, c'est le cinéma qui l'intéresse lorsque des détenus lui expliquent la formation qu'ils suivent avec Lieux Fictifs (ateliers de formation et de création audiovisuelle au Centre pénitentiaire de Marseille) à la Friche Belle de Mai. Son obstination est payante, après avoir postulé sans relâche pendant trois ans où on lui disait que "faisant partie du grand banditisme, je n'avais pas le profil, ils ont fini par me dire : 'Tu sais quoi ? Vas-y, c'est bon !' J'ai fait un film avec les documentaires de l'INA. On faisait du montage et, en 2013, juste avant que je parte des Baumettes, j'ai fait un film où je parlais de ma sœur, de comment je suis arrivé

là. On a travaillé aussi avec des étudiants venus d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne : ils venaient passer une semaine pour travailler avec nous. Ensuite, j'ai écrit."

## Machine à voyager dans le temps

Ce qui était un projet de scénario est devenu à son arrivée à Arles une pièce de théâtre : *Retour du futur passé*. L'histoire d'un détenu qui fabrique une machine à voyager dans le temps et la règle pour arriver trente ans plus tard, à la date de sortie du codétenu dont la peine est la plus longue. "On ne s'évade même pas, on sort par la grande porte!, rigole Jean. Mais on règle mal la machine et au lieu de se retrouver 30 ans en avant, on se retrouve en 1942 dans un camp de concentration. Le message, c'est de dire que c'est dur d'être dans une prison, mais il y a des prisons encore plus dures." Ce premier spectacle sur lequel il travaille avec Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen est créé en prison en 2016.

"Ce qui est intéressant aussi, ajoute Caroline Guiela Nguyen, c'est la fin de la pièce. Tout ça était finalement le rêve d'un des détenus à qui on vient d'annoncer qu'il va sortir. Et il en fait un cauchemar." Si la prison est un traumatisme, en sortir est aussi une épreuve. "On croit que sortir c'est facile, c'est pas vrai, complète Jean Ruimi. Quand on a fait des années de prison, on est déboussolé et c'est très difficile de retrouver ses marques. Que ce soit dans le foyer, la rue, avec les gens, la famille. Vous êtes toujours sur la défensive. La prison, c'est l'enfer. C'est un combat continuel. Quand vous avez ça dans la tête et que vous sortez, vous êtes toujours en alerte. Je vais vous donner un exemple pour que les gens comprennent : vous, quand vous allez vous doucher, c'est pour vous détendre. Nous, quand on va à la douche, tout le temps, je suis obligé de prendre une arme, enfin, un stylo disons, parce que comme il n'y a pas de caméras, c'est là qu'on vient vous agresser. C'est vite fait, vous savez. On vous jette une serviette mouillée sur la tête, on vous plante des coups de couteau et vous restez dans la douche. Aujourd'hui, quand je me douche, je ne prends pas d'arme, mais dès que j'entends un bruit, je suis sur le quivive."

C'est cela aussi qu'évoque *Les Engloutis*, métaphore fictionnelle de ce que vivent les détenus soumis à de longues peines, dans un ailleurs emmuré qui les prive de l'écoulement du temps vécu par leurs proches qui grandissent, vieillissent sans eux, loin d'eux, et du choc provoqué à leur sortie de prison. Lors de la rencontre avec les détenus après les projections, plusieurs témoignèrent de la violence ressentie à la vision du film, miroir fictionnel d'une réalité douloureuse. "Vous savez, je le vis tous les jours le film, explique Jean. Quand je suis rentré en prison en 2004, un de mes fils avait vingt mois et l'autre sept ans. Aujourd'hui, ils ont dix-neuf et vingt-cinq ans. Quand je suis sorti et que je les ai vus, je vous jure que c'est vrai, je voyais bien qu'ils étaient grands, mais je les voyais encore petits. Le film montre ça, la réalité des choses."

### Faire théâtre

En janvier, c'est en homme libre que nous l'avons vu jouer lors de l'avant-première de la prochaine création de Joël Pommerat, *Amours (2)*, réalisée avec d'ex-détenus d'Arles et du Pontet. Comme pour Caroline Guiela Nguyen, après les créations en prison de *Retour du futur passé* (2016), de *Marius*, de Marcel Pagnol (2018) et d'*Amours* (2020), l'engagement de Joël Pommerat dans la maison d'arrêt se poursuit, mais il prend aussi la forme d'un accompagnement après la sortie de prison des détenus qu'il côtoie depuis des années. Aujourd'hui, Jean Ruimi est engagé comme acteur dans sa compagnie Nuit Brouillard, où il poursuit notamment son travail théâtral avec les détenus d'Arles. Tout, dans *Amours (2)*, dit la volonté de poursuivre une expérience qui a nourri l'imaginaire et la création du metteur en scène et des acteurs. Depuis 2014, des comédien nes profession nelles participent à l'aventure, dans les spectacles et le film créés en prison, et dans *Amours (2)*, présenté dans une salle de la Friche Belle de Mai où des chaises disposées en cercle mélangent spectateur trices et acteur trices.

Une assemblée théâtrale d'où surgissent des dialogues, des fragments de situations où l'amour fait la jonction avec les tourments de la vie, ses surprises et ses chocs. Un minimalisme assumé et revendiqué par Joël Pommerat : "Amours (2) fait suite au spectacle Amours créé à la maison centrale d'Arles il y a deux ans, constitué

d'extraits de plusieurs pièces que j'ai montées précédemment. À Arles, on avait déjà joué deux gros spectacles dans des lieux de la prison qui avaient permis qu'on amène des décors, des lumières, toute une machinerie de théâtre. On avait mobilisé le personnel et pas mal d'énergie dans la prison et sur Amours, on m'avait demandé de faire plus léger. On l'a créé dans une salle polyvalente avec peu d'espace entre quatre poteaux où l'on avait fabriqué un espace de représentation qui pouvait accueillir 17 personnes. C'était la contrainte de sécurité de cet espace-là. Il y a quelque chose qui s'est passé dans ce travail de dépouillement qui m'a incité à le prolonger à l'extérieur avec Amours (2). À part Redhouane qui nous a rejoint, les comédiennes et les comédiens sont les mêmes." D'où le parti-pris d'une mise en scène "rudimentaire, sans ostentation, pour des jauges plutôt petites, avec au maximum 50 spectateurs. Sans éclairage, sans son, sans costumes et sans accessoires à part un vrai bébé (rires), une mallette et un livre. Enfin, l'idée est de ne pas jouer dans des espaces dédiés au théâtre, mais plutôt dans une salle de réfectoire, un hall, une salle de classe." Un choix esthétique autant que politique : "Quand commence et quand finit le théâtre ? C'est la grande question et je cherche aujourd'hui à faire théâtre dans ces conditions-là qui ressemblent à celles qu'on a eues quand on travaillait à Arles dans la maison d'arrêt. Ce qui nous a amené à nous débrouiller et à y trouver du sens."

Les Engloutis, réalisation Caroline Giuela Nguyen. Projections en présence de Jean Ruimi le 8 avril à 19h : Médiathèque Louis Aragon, Avenue Louis Sammut, Martigues. Le 04 mai à 20h30 : Vidéodrome, 49 cours Julien, Marseille – (une projection aura également en lieu en matinée aux Baumettes organisée avec l'association Lieux fictifs à destination des détenus de la maison d'arrêt)

Amours (2), mise en scène Joël Pommerat : tournée en 2022-23.



- <u>CULTURE</u>
- SCÈNES

# Pour la première fois en France, sept détenus acteurs d'une fiction tournée en prison

La metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen filme un conte fantastique dans la maison centrale d'Arles, joué par sept hommes incarcérés. L'occasion de questionner le rapport au temps en milieu fermé tout en tentant d'en « oublier les murs ».

Par Fabienne Darge (Arles (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale)

Publié le 03 septembre 2020 à 00h16 - Mis à jour le 06 septembre 2020 à 12h17 Temps deLecture 6 min.

Article réservé aux abonnés



La metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen fait répéter Nino et Jean Ruimi, à la maison centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône), le 17 juillet. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Le bâtiment bas, ceint de murs de béton d'une couleur indéfinissable, s'étale, presque invisible dans la campagne arlésienne. La prison est une des six maisons centrales de France,

destinées à accueillir les détenus condamnés à de longues, voire de très longues, peines et/ou considérés comme ayant peu de chances de réinsertion sociale.

Ce jour-là de juillet, pourtant, la centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône) accueille des visiteurs un peu particuliers : une équipe de tournage, avec ses comédiens et ses techniciens, sous la houlette de la jeune metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen.

Une fois passé le contrôle à l'entrée, on s'engage dans le labyrinthe de couloirs aux murs repeints en couleurs pastel. Une porte ouverte et refermée après l'autre, on arrive au gymnase de la prison, où a été installé un vrai petit studio de cinéma, et où se déroule une expérience inédite : le tournage d'un film de fiction, dans lequel jouent sept détenus de la centrale.

L'aventure, qui aurait été encore impensable quelques années auparavant, est l'aboutissement du travail au long cours mené par les metteurs en scène de théâtre Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen, depuis 2013, avec un groupe de détenus. Une troupe qui s'est fédérée sous l'égide de Jean Ruimi, un prisonnier d'une cinquantaine d'années, passionné de théâtre, à l'initiative de toute l'aventure.

Au fil des ans, les ateliers théâtre conduits par Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen ont mené à la création de plusieurs spectacles, notamment un remarquable *Marius*, adapté par Pommerat de la pièce de Marcel Pagnol, montré, pour quelques représentations semipubliques, à la prison des Baumettes, à Marseille, en octobre 2019.

## « Je voulais que l'on oublie les murs »

Caroline Guiela Nguyen devait prendre le relais, ensuite, avec un nouveau projet théâtral. Elle a finalement décidé de tourner un film, non pas documentaire, mais bien de pure fiction. Du jamais-vu. « Tout mon travail est fondé sur la recherche du réel à travers l'imaginaire et la fiction, raconte-t-elle. J'ai toujours pensé que c'est l'imaginaire qui est vraiment politique. Je travaille avec des personnes que l'on voit peu, au cinéma comme au théâtre, mais je ne veux pas le faire par le documentaire. »

# Au fil des ateliers et des improvisations, Caroline Guiela Nguyen s'est rendu compte que la question du temps était au cœur de la condition des prisonniers

Et puis, elle, la metteuse en scène de théâtre, très en vue depuis le succès de sa pièce Saïgon (2017), qui a tourné dans le monde entier, a décidé de passer au cinéma. « J'ai ressenti un besoin urgent de filmer ces hommes au plus près d'eux, au plus proche de leur souffle quand il est coupé par une émotion nouvelle. J'ai besoin d'être sur leur peau, leurs mains, de les cueillir là où eux-mêmes ne s'attendaient pas à se trouver, de les filmer là où les spectateurs ne s'attendent pas à les trouver. Je voulais que l'on ne se dise surtout pas que l'on est dans une prison. Je voulais que l'on oublie les murs. »

Avec eux, sept détenus d'âges et de parcours divers, nommés ou surnommés Pascal Chazel, Anthony Coste, Cédric Luste, Nino, Jean Ruimi et Michel W. et Galynette, désormais sorti de la centrale, elle a donc tissé une de ces *« fictions nourries de réel »* dont elle a le secret.

Au fil des ateliers et des improvisations, elle s'est rendu compte que la question du temps était au cœur de la condition des prisonniers. « Le temps, pour eux, passe de manière très

particulière. Il est comme figé, gelé, tandis que, au-dehors, il se déroule sans eux. C'est cela qu'il fallait entendre avant tout. J'ai toujours en tête ce que dit <u>l'ethnopsychiatre Tobie</u>

<u>Nathan</u> sur le fait qu'il faut mettre les personnes qui ont subi un traumatisme à la place d'experts de ce traumatisme, plutôt que de victimes. »

Caroline Guiela Nguyen a donc imaginé un conte fantastique, qui se déroule en 2060. Quarante ans auparavant, en 2021, une vague énorme a recouvert le monde, faisant disparaître la moitié de l'humanité. En 2060, les disparus reviennent, et ils ont le même âge que quand ils sont partis, alors que les autres ont vieilli. Le film orchestre cette rencontre douloureuse, dans une société du futur qui a engagé une réflexion sur la réparation.

Produit par <u>Sylvie Pialat, pilier du cinéma d'auteur français</u>, il sera le premier volet d'un vaste cycle théâtral européen intitulé « Fraternités », que Caroline Guiela Guyen créera entre le Festival d'Avignon, l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, la Schaubühne de Berlin et le National Theatre de Londres. Intitulé, provisoirement, *Fraternités-conte fantastique*, le film devrait être bouclé et monté début 2021, pour pouvoir être présenté dans divers festivals.

Pour le personnel de la prison, c'était une tout autre gageure que d'autoriser le tournage d'un film à l'intérieur de l'espace carcéral, par rapport à l'artisanat du théâtre.

Corinne Puglierini, la directrice de l'établissement pénitentiaire, a pourtant décidé de rendre cette aventure possible. « Un projet cinéma implique des contraintes de sécurité beaucoup plus lourdes, explique-t-elle. Il faut faire entrer beaucoup plus de matériel et de personnes dans la centrale, ce qui multiplie les risques. On ne se serait pas lancé un tel défi sans le vécu que nous avons avec Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen. Nous nous sommes apprivoisés les uns les autres, une relation de confiance réciproque s'est établie. »

## « Les multiples effets bénéfiques »

Comme sa prédécesseure, Christine Charbonnier, qui est à l'origine du projet, M<sup>me</sup> Puglierini croit dans les vertus de l'art en prison, malgré les résistances rencontrées au sein même de l'administration pénitentiaire.

« Avec le recul que nous avons désormais, nous observons les multiples effets bénéfiques de ce travail théâtral au long cours. Le fait de travailler en groupe, la discipline que demande l'apprentissage des textes, l'habitude prise de lire, de se cultiver, tout cela amène un apaisement, une écoute, une meilleure gestion des émotions. Pour les détenus, ce travail débouche sur une image de soi très revalorisée, par rapport à leur famille comme auprès du personnel. Et c'est très clairement une aide pour la sortie qui, en centrale, est toujours compliquée, puisque les peines se comptent souvent en dizaines d'années. »

Pour pouvoir tourner dans ce contexte, Caroline Guiela Nguyen a limité son équipe afin de ne pas dépasser dix-huit personnes par journée de tournage, et a dû fournir à la centrale une liste de matériel de plus de trente pages, allant jusqu'au moindre boulon ou au stylo le plus anodin. Sa scénographe, Alice Duchange, a conçu un décor le plus léger possible, modulable, à base de panneaux de mélaminé pouvant être recouverts de rideaux ou de fresques peintes. Augustin Barbaroux, le chef opérateur, a réduit le matériel au strict nécessaire.

Dans le gymnase chauffé à blanc par le soleil implacable de ce mois de juillet, la réalité de la prison, rapidement, disparaît, pour laisser place à une fiction chargée de réel. L'un des sept détenus participant au projet, Cédric Luste, joue l'un des « revenus », qui retrouve la femme qu'il a aimée, quarante ans auparavant. Il refait la prise vingt, trente fois, avec un professionnalisme saisissant : ce jour-là, c'est la comédienne professionnelle lui donnant la réplique, sans doute troublée par le contexte, qui peine à jouer la scène.

L'intensité des émotions et du vécu est impressionnante. « Le confinement a été particulièrement dur pour nous, en prison, confesse Cédric Luste. Avec ma compagne, on ne s'est pas vus pendant cinq mois. Je charge le personnage que je joue de toutes ces affres, de cette tristesse, de la violence des sentiments qui m'animent. »

A la fin de la journée de tournage, Cédric Luste irradie, malgré la fatigue, la chaleur, l'interminable répétition des prises. Les murs de la prison semblent avoir été repoussés dans un ailleurs lointain, avant que le réel ne ressurgisse, mais pas de la même façon pour tout le monde. Arrivés à la croisée des chemins, au cœur de la centrale, les membres de l'équipe le regarderont, pensifs, s'avancer seul dans le couloir qui mène aux cellules, tandis qu'eux prendront celui qui mène à l'air libre et à la liberté.

Fabienne Darge(Arles (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale)



- L'OBS
- CULTURE

# Caroline Guiela Nguyen : « Imaginer un récit où l'humain n'est pas en échec »



Caroline Guiela Nguyen, en 2021. (MANUEL BRAUN/LES HOMMES APPROXMATIFS)

Dans la dernière pièce de théâtre de Caroline Guiela Nguyen, « Fraternité, conte fantastique », une éclipse a fait disparaître la moitié de l'humanité. Dans les « Centres de soin et de consolation », les survivants tentent de faire face au deuil, ensemble. Entretien.

### Par Doan Bui

·Publié le <u>4 janvier 2022 à 12h45</u>·Mis à jour le <u>5 janvier 2022 à 16h37</u> Temps de lecture 10 min

Mais comment parvient-elle à chaque fois à nous faire pleurer ? Officiellement, Caroline Guiela Nguyen est autrice et metteuse en scène de théâtre. Officieusement, nous pensons qu'elle est sorcière, tant elle réussit avec ses pièces à nous bouleverser, jusqu'à nous essorer. La précédente, « Saïgon », nous avait fait déverser un quintal de larmes, mais on pensait que c'était la « faute » au sujet et surtout à ce matériau sonore dont elle jouait : la langue vietnamienne. Qu'allait-il donc nous arriver devant « Fraternité, conte fantastique », qui reprend sa tournée en France en 2022 ? On a eu la réponse dès le début. Les yeux qui picotent. Et les larmes. Pendant près de trois heures. Dans « Fraternité, conte fantastique », une éclipse a fait disparaître la moitié de l'humanité et les survivants se débattent avec leur deuil impossible. « Give sorrow words, the grief that does not speak knits up the o-er wrought heart and bids it break », écrit Shakespeare dans « Macbeth ». (« Donne des mots à la douleur, le chagrin qui n'est pas dit déchire le cœur et le brise »).

Dans la pièce de Caroline Guiela Nguyen, le chagrin est exprimé dans tous les mots, dans toutes les langues – anglais, arabe, tamoul, vietnamien... Une Babel de la

douleur mais aussi de la consolation, où on slamme, on chante, on chuchote ou on hurle. C'est baroque, lyrique, échevelé. La pièce est le deuxième volet d'une tétralogie, dont le premier chapitre est un moyen-métrage, « les Engloutis », réalisé en prison, à la

maison centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône), avec des détenus condamnés à de longues peines et des acteurs professionnels. Un film singulier et poignant, dont la projection à Paris à l'automne 2021 fut suivie d'un échange sur Zoom entre la salle et l'un des détenus, comme une vertigineuse mise en abyme éclairant d'une autre lumière le travail de l'artiste. Nous avons eu envie d'aller discuter avec Caroline Guiela Nguyen. Conversation à bâtons rompus.

Après une catastrophe inexpliquée, la moitié de l'humanité disparaît soudain, les survivants se débrouillent comme ils peuvent pour continuer à vivre, avec la mémoire des absents : le pitch de « Fraternité, conte fantastique » évoque celui de <u>la série</u> « <u>Leftovers</u> ».

Et pourtant, ce n'est pas du tout ce qui m'a inspiré, même si j'ai beaucoup aimé cette série! « Fraternité, conte fantastique », la pièce, est née pour ainsi dire dans la maison centrale d'Arles. J'y travaille en tant qu'artiste invitée depuis huit ans et j'avais très envie d'y réaliser un film, avec les détenus, et ce, en le tournant dans la prison même. Ce qui a donné « les Engloutis ». Un conte où des personnages, après avoir disparu pendant quarante ans, ressurgissent et sont confrontés à tous les messages que leur ont enregistrés leurs proches. Bref, aux archives de leurs vies. Ce que je voulais interroger, c'était l'idée du temps. C'est une obsession, le temps, en centrale. C'est quoi, le temps, quand vous êtes détenu longue peine? Quand vous savez que vous allez être enfermé pour quinze ans, vingt ans? Il suffit de rentrer dans cet espace si singulier de la prison pour le ressentir, physiquement, ce temps qui est suspendu. Tandis qu'il file à l'extérieur, pour les proches, la famille, tous ceux qui sont de l'autre côté du mur. Et puis, il v a le parloir. Oui, bien sûr, a inspiré cette idée de la cabine, où on laisse des messages... « Les Engloutis » parlent de ceux qui sont restés coincés dans cet espace arrêté. Mais au fur et à mesure qu'on travaillait pour le film, je me suis mise à penser de plus en plus à ceux et celles, car ce sont souvent des femmes, qui les attendaient de l'autre côté du mur. Et c'est cela, le point de départ de « Fraternité ».

A la première des « Engloutis », c'est exactement ce qu'a expliqué l'un des détenus qui a participé à cette aventure artistique. Ce sentiment de vivre dans deux dimensions temporelles, comme deux mondes qui se séparent. Ses enfants ont grandi, sont devenus des adolescents puis des adultes pendant sa détention, alors que lui les voyait encore petits... La première fois qu'il a pu passer une nuit avec eux, dans l'unité de vie familiale, il avait dû les pincer pour être sûr qu'ils étaient bien réels.

Cette expérience du temps est si étrange quand on travaille en milieu carcéral que c'est difficile de l'exprimer. Moi, j'ai tenté, le plus honnêtement possible, de retranscrire, via la fiction, ces sentiments-là, dont on a tant parlé avec les détenus avec qui j'ai pu bosser. Je crois que c'est un peu ça mon travail, décoller la peau du réel, essayer de le donner à voir, de le reconstituer, grâce à cet espace magique de la scène.

Cette expérience du temps évoque aussi <u>le film « Interstellar »</u>, quand le héros, pris dans un trou noir, se retrouve face aux messages enregistrés par sa fille, pour qui le temps a coulé plus vite que pour lui.

« Interstellar », c'est un chef-d'œuvre pour moi. Mais, heureusement, je travaillais déjà sur le projet des « Engloutis » et de « Fraternité » avant de le voir !

Ce n'était donc pas une source d'inspiration ? Romans, films : qu'est-ce qui vous accompagne dans la création ?

J'ai besoin du réel pour me nourrir et créer une fiction. J'ai passé beaucoup de temps dans les centres sociaux, à rencontrer et interviewer des travailleurs sociaux qui tentent de réparer des personnes qui parfois ne partagent pas la même langue, ni la même culture, et qui pourtant parviennent à soigner, à créer le lien : c'est ça qui nous a permis de créer le lieu central de la pièce, le « Centre de soin et de consolation ». Nous avons eu aussi la chance de pouvoir être accueillis par le bureau de Rétablissement des liens familiaux de la Croix-Rouge. Ce bureau a été créé après la Première Guerre mondiale, il a cent ans aujourd'hui. Il aidait les familles à retrouver la trace de leurs proches disparus, après une guerre ou une catastrophe. Aujourd'hui, il travaille beaucoup avec des familles de migrants, car quand on migre, on perd les siens, on se perd aussi. Et ce qui m'a frappé, c'est que même si la Croix-Rouge n'arrive pas à retrouver la trace d'un individu, le dossier reste toujours ouvert. Il est suspendu. C'est troublant et cela exprime si bien ce que ressentent les familles, dont la vie reste elle aussi suspendue avec ce deuil impossible. D'ailleurs, si je devais citer un film comme source d'inspiration, ce serait ce documentaire magnifique, « Nostalgie de la lumière », de Patricio Guzman, qui raconte le désert d'Atacama, qui est à la fois un lieu d'observation des étoiles pour les astronomes et également un lieu où ont été enterrés les ossements des prisonniers politiques morts sous la dictature chilienne (1973-1990), et où des femmes endeuillées viennent fouiller la terre, à la recherche des réponses qu'elles n'ont pas eues.

Les étoiles et le deuil, comme dans votre pièce, où la douleur et les battements de cœur des endeuillés ont une influence sur le cours des planètes...

Oui, pourtant, je n'ai pas pensé « Fraternité » comme une pièce sur le deuil. C'est sur ce mot « fraternité », très beau, que je voulais travailler. La fraternité, c'est la résilience. C'est l'après. C'est d'imaginer un récit où l'humain n'est pas en échec, comme c'est souvent le cas dans les récits dystopiques, mais où il trouve au contraire, chez l'autre, la force de continuer, ensemble, collectivement. Quelque chose dont on a tellement besoin, dans cette période si sombre. Dans « Fraternité », tous ont besoin des uns et des autres pour rester debout. Ce n'est pas exactement la même chose que la solidarité, cet élan qui nous pousse vers nos contemporains, car le mot fraternité traverse les temporalités. On peut ressentir ce sentiment de fraternité envers quelqu'un de disparu, depuis très longtemps. Et ce fil-là, entre les vivants et les morts, je le trouve bouleversant. Je pense par exemple au travail de cette légiste italienne, Cristina Cattaneo, qui tente d'identifier les dépouilles des migrants naufragés en Méditerranée. Mais qui a pu parfois aussi se retrouver face à des corps échoués depuis bien plus longtemps.

<u>Cristina Cattaneo : « Ne pas identifier les migrants morts, c'est une violation des droits de</u> l'homme »

Dans « Fraternité », il leur reste cette cabine où laisser des messages aux disparus. Elle m'évoque <u>un reportage que j'avais fait sur le « téléphone du vent », une cabine téléphonique au Japon</u> où les endeuillés du tsunami de 2011 viennent parler à leurs morts.

C'est très étrange, car quand nous avons commencé les répétitions, on m'a envoyé justement quelque chose qui parlait de cette cabine. J'ai été subjuguée et fascinée de voir que le réel, une nouvelle fois, me rattrapait. Car l'idée de la cabine des messages aux disparus, qui figure dans « les Engloutis » ou dans « Fraternité » m'a été inspirée en réalité par cet espace, à part, du parloir. Ou encore ce qu'avait mis en place la Croix-Rouge à Guantanamo. Les prisonniers de Guantanamo étaient complètement coupés du monde, presque dans une zone de non droit, mais la Croix-Rouge pouvait les enregistrer via une caméra pour qu'ils transmettent des messages à leur famille : ce droit, de garder le lien, c'était le seul droit qui restait.

## Au Japon, la cabine téléphonique où l'on vient parler à ses morts

Dans votre pièce, on parle arabe, anglais, vietnamien, tamoul... Je me demande si ce n'est pas cela, le fait d'entendre toutes ces langues qu'on peut entendre dans les rues, dans le métro, mais qu'on ne voit jamais sur scène, qui donne cet effet de réel, si bouleversant.

Depuis que je fais du théâtre, je sais que mon ressort est là. Dans le réel, qui me donne cette envie de raconter une histoire. J'ai besoin de travailler avec des acteurs professionnels et des acteurs non professionnels. J'ai besoin d'entendre des accents différents, des Français différents, des corps différents, des visages différents, des langues différentes, des cultures différentes... C'est de ce mélange-là que surgit l'histoire que je vais raconter.

Tout le processus de recrutement des acteurs de « Fraternité » pourrait être une pièce à lui tout seul... Chacun des acteurs raconte d'ailleurs son histoire dans une série de courts-métrages.

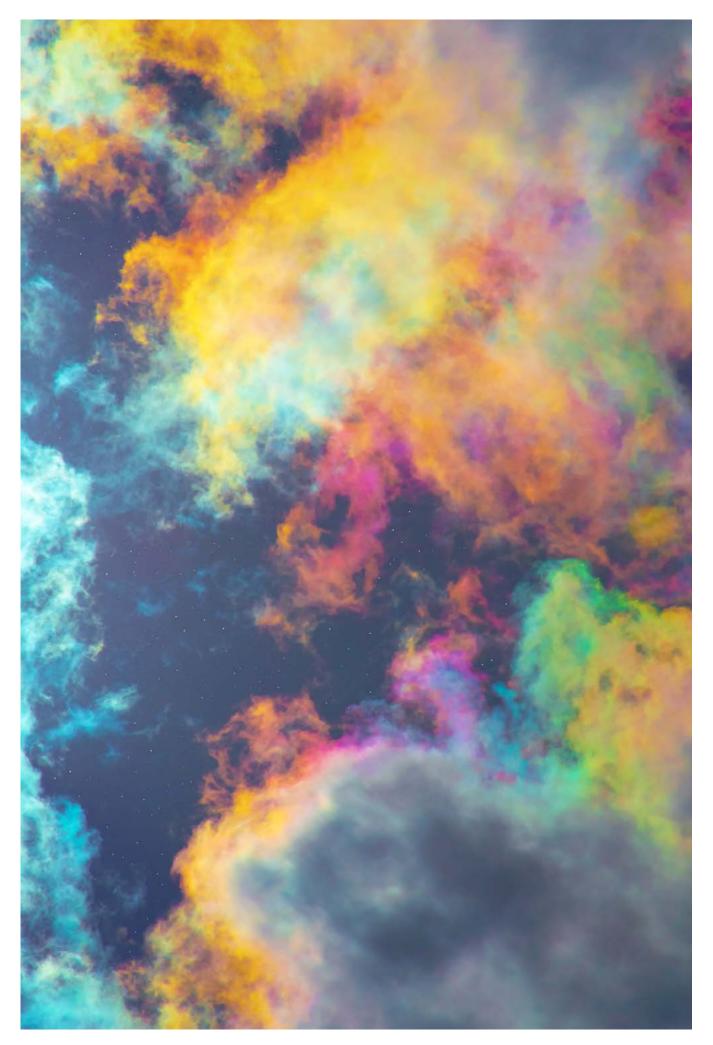
Oui, tout le casting, ça fait partie intégrante de la pièce! Pour « Saïgon » aussi, j'étais allée recruter des acteurs vietnamiens, au Vietnam. Je me souviens du départ de l'un d'eux, pour venir jouer la pièce en France. Il prenait l'avion pour la première fois, accompagné par toute sa famille à l'aéroport, et quand je dis toute sa famille, je parle aussi des oncles, tantes et cousins... J'ai tellement regretté de ne pas filmer ces moments-là, exceptionnels. Toute l'aventure du casting de « Fraternité » a été aussi folle, surtout que le Covid-19 est passé par là. J'ai mis deux ans à recruter mes comédiens. J'ai passé beaucoup de temps dans les centres sociaux, pour trouver telle ou telle langue, tel ou tel type de visage.

Mettre en avant ces visages différents, ces langues et ces accents qu'on voit encore peu dans l'univers du théâtre, c'est un engagement politique ?

Oui, c'est un engagement politique. Montrer ces corps, ces langues, ces sons, c'est politique, car la politique, pour moi, ce ne sont pas que des idées abstraites ou des discours, c'est au contraire quelque chose de très concret, qui s'exprime dans les corps. Et puis, sur scène, il y a ceux qu'on voit et ceux qu'on ne voit pas. On ne va pas se voiler la face, quand j'étais étudiante en théâtre, autour de moi, ce n'était quand même pas très divers... Moi-même, de part mes origines [vietnamienne et algérienne,

*NDLR]*, j'apparaissais comme une exception. Aujourd'hui, de plus en plus, il y a une prise de conscience qu'il faut faire bouger tout cela. Et heureusement. On a besoin que les gens qu'on voit sur scène ressemblent plus à ceux du monde qui nous entoure... Ne serait-ce que pour faire venir, dans le public, des personnes qui ont l'impression que le théâtre ce n'est pas pour eux. Dans notre troupe de treize comédiens, sept n'avaient jamais mis les pieds dans un théâtre. On y trouve toutes les langues, les histoires, les âges – de 20 ans à 82 ans. Et l'une de nos plus belles récompenses est de voir que le public que nous avons attiré avec cette pièce est lui aussi beaucoup plus divers, à l'image de la troupe.

« **Fraternité**, **conte fantastique** » est en tournée à Lyon, Rennes, Reims, Châteauvallon, Grenoble, Lille. Dates sur www.leshommesapproximatifs.com.



LES HOMMESAPPROXIMATIFS \_ PRÉSENTATION\_FÉVRIER 2022

# LA COMPAGNIE LES HOMMES APPROXIMATIFS

La compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2009. Elle réunit aujourd'hui Caroline Guiela Nguyen (autrice, metteuse en scène, réalisatrice), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (créateur costumes), Jérémie Papin (créateur lumière), Antoine Richard (créateur sonore), Claire Calvi (collaboratrice artistique), Manon Worms (dramaturgie) et Jérémie Scheidler (vidéo, dramaturgie).

La compagnie affirme dans ses créations son amour conjugué pour la fiction et le réel. Elle convoque pour cela des comédiens professionnels ou non venant d'horizons sociaux, géographiques, culturels, spirituels, différents pour que les « mondes se rencontrent et que l'on invente, ensemble, un commun ». Elle affirme, en effet, les deux pieds dans le réel, que notre plus grande arme aujourd'hui est l'imaginaire : que deviendra l'humain, s'il n'est plus capable d'imaginer l'humain ?

La dernière création de la compagnie, *SAIGON*, a rencontré un grand succès lors de sa création au Festival Ambivalence(s) de la Comédie de Valence et au 71e Festival d'Avignon. Entre 2017 et 2020, le spectacle a été accueilli dans une quinzaine de pays différents (Chine, Vietnam, Lituanie, Biélorussie, Allemagne, Australie ...) pour une tournée de près de 180 dates. *SAIGON* a été entre autres récompensé lors des Prix du Syndicat de la critique 2018 du Prix Georges Lerminier (Meilleur spectacle créé en province).

En 2018, la compagnie Les Hommes Approximatifs a entamé un nouveau cycle de créations autour de la question de la *FRATERNITÉ* qui compte à ce jour 3 opus : *Les Engloutis*, un film réalisé avec les détenus de la maison centrale d'Arles et coproduit par Les Films du Worso, *FRATERNITÉ*, *Conte fantastique*, créé lors de la 75° édition du Festival d'Avignon, *L'Enfance*, *la Nuit* qui sera créé en automne 2022 à la Schaubühne à Berlin.

Caroline Guiela Nguyen est associée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris, à la Schaubühne à Berlin, au Théâtre national de Bretagne à Rennes, à la MC2 : Grenoble et au Piccolo Teatro à Milan.

La compagnie Les Hommes Approximatifs est associée à la Comédie – CDN de Reims. Depuis 2009, elle est implantée à Valence, en Région Auvergne-Rhône-Alpes. Elle est conventionnée par le Ministère de la Culture-DRAC Auvergne Rhône-Alpes (CERNI), la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Ville de Valence. La compagnie est subventionnée par le Conseil départemental de la Drôme et soutenue par l'Institut français à Paris dans le cadre de ses activités à l'international.



Caroline Guiela Nguyen @ Manuel Braun

## CAROLINE GUIELA NGUYEN

# AUTRICE, METTEURE EN SCÈNE, RÉALISATRICE

Caroline Guiela Nguyen est autrice, metteuse en scène et réalisatrice. D'abord étudiante en sociologie, elle intègre l'école du Théâtre National de Strasbourg. En 2009, elle fonde la compagnie les Hommes Approximatifs. Ensemble, ils inventent leurs propres récits, aux histoires et aux corps manquants, absents des plateaux de théâtre et ne cessent de peupler la scène du monde qui les entoure: Se souvenir de Violetta (2011), Ses Mains, Le bal d'Emma (2012), Elle brûle (2013), Le chagrin (2015), Mon grand amour (2016), SAIGON (2017). Depuis 2015, elle collabore également avec Joël Pommerat, la compagnie Louis Brouillard, et Jean Ruimi à la création de spectacles à la Maison Centrale d'Arles, dont Désordre d'un futur passé et Marius. En 2016, elle crée avec Alexandre Plank et Antoine Richard une pièce radiophonique, Le chagrin (Julie et Vincent) pour France Culture dans le cadre de « Radiodrama ». En 2017, Caroline Guiela Nguyen crée SAIGON, qu'elle présente au festival Ambivalence(s) à la Comédie de Valence et à la 71° édition du Festival d'Avignon. De 2017 à 2020, le spectacle tournera dans une quinzaine de pays (France, Suède, Chine, Allemagne, Australie, Vietnam...). En 2018, elle entame avec la compagnie Les Hommes Approximatifs le cycle FRATERNITÉ qui compte trois créations à ce jour : un film coproduit par Les Films du Worso, *Les EngloutisFRATERNITÉ, Conte* fantastique et L'Enfance, la Nuit créé à la Schaubühne en octobre 2022

### RÉCOMPENSES

2015 : Nomination au Molière du metteur en scène d'un spectacle de théâtre public pour *Elle brûle* 

2016 : Grand Prix Italia de la création radiophonique, catégorie fiction pour *Le Chagrin (Julie & Vincent)*, Grand Prix de la Société des gens de lettres de la Fiction radiophonique pour *Le Chagrin (Julie & Vincent)*Nomination au grade de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres

2017 : SAIGON est lauréat de l'Aide à la création de l'ARTCENA

2018 : nomination au Molière auteur francophone vivant pour *SAIGON*, prix nouveau talent théâtre SACD.

2019 : Prix de dramaturgie Jürgen Bansemer et Ute Nyssen du Goethe-Institut Paris pour *SAIGON*.

#### FICTIONS:

- \_ Se souvenir de Violetta [Théâtre] 2011
  Dumas fils / Caroline Masini / Caroline Guiela Nguyen
- \_ Ses mains [Théâtre] 2012 Caroline Guiela Nguyen / L'équipée
- \_ *Le Bal d'Emma* [Théâtre] 2013 Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen
- \_ *Elle brûle* [Théâtre] 2013 Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen
- \_ GirlNextDoor [Psaumes électro-érotiques] 2014 Les Hommes Approximatifs
- \_ *Le Chagrin* [Théâtre] 2015 Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen
- \_ Le Chagrin (Julie et Vincent) [Création radiophonique] 2016 Caroline Guiela Nguyen, Alexandre Plank et Antoine Richard Prix Italia et Grand Prix de la fiction radiophonique de la SGDL 2016
- \_ Mon grand amour [Théâtre en appartement] 2016 Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen
- SAIGON [Théâtre] 2017
   Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen
   Prix Georges Lerminier du Syndicat de la Critique 2018 (Meilleur spectacle créé en province)
- \_ *SAIGON À l'origine* [Livre] 2018 Livre de Caroline Guiela Nguyen édité par le Théâtre national de Bretagne et Les Hommes Approximatifs
- \_ SAIGON Deux êtres qui s'aiment et se promettent l'éternité [Film] 2019 Court-métrage réalisé par Caroline Guiela Nguyen, produit par Les Films du Worso – Sylvie Pialat et Benoît Quainon et par Les Hommes Approximatifs
- \_ Les Engloutis [Film] 2020
  Court-métrage réalisé par Caroline Guiela Nguyen, produit par Les Films du Worso Sylvie
  Pialat et Benoît Quainon et par Les Hommes Approximatifs. Sélectionné en compétition
  nationale et internationale au Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand
- \_ FRATERNITÉ, Conte fantastique [Theatre] 2021 Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen
- \_ L'Enfance, la Nuit [Theatre] 2022

  Les Hommes Approximatifs / Caroline Guiela Nguyen

S

S

## DIRECTION ARTISTIQUE

Caroline Guiela Nguyen Autrice, metteuse en scène et réalisatrice

### **PRODUCTION**

Isabelle Nougier, directrice T: +33(0)6 12 81 23 87

M: i.nougier@leshommesapproximatifs.com

Elsa Hummel-Zongo, coordination

T: +33(0)6 18 90 68 49

M: e.hummelzongo@leshommesapproximatifs.com

### PRESSE / COMMUNICATION

Coline Loger

T: +33(0)6 64 85 39 19

M: c.loger@leshommesapproximatifs.com

#### GESTION ADMINISTRATIVE

Stéphane Triolet

M: s.triolet@leshommesapproximatifs.com

## TECHNIQUE

Xavier Lazarini, directeur technique

M: x.lazarini@leshommesapproximatifs.com

T: +33 (0)6 21 05 10 55

La compagnie Les Hommes Approximatifs est conventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC Auvergne Rhône-Alpes (CERNI), la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Ville de Valence. Elle est subventionnée par le Conseil départemental de la Drôme.La compagnie bénéficie du soutien de l'Institut français à Paris dans le cadre de ses activités internationales.









LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM SIÈGE SOCIAL

16 RUE CHORIER, 26000 VALENCE ASSOCIATION LOI 1901

N° SIRET 511 870 628 000 35, CODE APE 9001 Z TVA INTRACOMMUNAUTAIRE FR46511870628

LICENCES 2-1026587, 3-1026588